

Henri Meschonnic, *Pour le poétique*. Essai, Paris, Gallimard, coll. « Le Chemin », 1971, 178 p.

Marc Angenot

Volume 5, numéro 1, avril 1972

L'essai

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500234ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500234ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Angenot, M. (1972). Compte rendu de [Henri Meschonnic, *Pour le poétique*. Essai, Paris, Gallimard, coll. « Le Chemin », 1971, 178 p.] *Études littéraires*, 5(1), 154-156. <https://doi.org/10.7202/500234ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Ils auront constaté combien M.-C. Blais aime le travail, les expériences, l'aventure littéraires, et ils auront consenti à la suivre sur ce terrain baroque. « Daring », « ghoulishness », « awkward afterthoughts », « strange gothic naivety » : maladresses, peut-être, mais de plus en plus consciemment employées, interrogées, malmenées. Un style, tout simplement.

« Étrange », ce mot clef de la brochure doit être mis en rapport avec l'universalisme militant d'affirmations comme « ... the blackness is less regional than universal, and [...] in the final analysis, it is exclusively and essentially her own ». Le tour est joué : entre l'individu et l'univers, aucune médiation ; l'écrivain naît par génération spontanée. L'adjectif « national » prudemment banni (à quoi l'appliquer en effet ?), voici un véritable écrivain « canadien », qui vient d'être lu par un étranger.

Lecture extrêmement sympathique au demeurant, et stimulante, et légitime. Elle procède cependant d'une attitude comparatiste vite internationale et universelle, qui propose à l'Être d'élite, à l'Écrivain, un salut individuel un peu facile, sans lui permettre de s'éprouver et d'agir dans son groupe humain d'origine. Le critique travaillant depuis l'extérieur a sans doute beaucoup à dire à celui qui travaille de l'intérieur, mais vice versa.

N.B. :

1. Je ne connais d'édition française de *la Belle Bête* que celle publiée en 1961 chez Flammarion, et non pas « chez Grasset » en 1960 comme il est dit page 17.

2. P. Stratford est-il bien sûr qu'*Une saison*... finisse sur une « note d'es-

poir » (cf. pp. 37, 40 et 43) ? Grand-Mère Antoinette s'obstine à ne pas voir le malheur qui l'entoure. Emmanuel ne sait pas ce qui le menace. À la fin du roman, cette sorte d'espoir n'est plus permis au lecteur.

Vincent NADEAU

Université Laval

□ □ □

Henri MESCHONNIC, *Pour la poétique. Essai*, Paris, Gallimard, coll. « le Chemin », 1971, 178 p.

L'ensemble d'essais réunis par M. Henri Meschonnic sous le titre programmatique de « Pour la poétique » a fortement attiré l'attention depuis sa parution. Ce recueil a été accueilli comme un ouvrage marquant ; il a paru, du reste, dans une des collections les plus « sûres » de notre temps.

L'ouvrage est composé de cinq parties et d'un glossaire en annexe. La première partie porte le même titre que l'ensemble du recueil. Elle offre une discussion générale des théories linguistiques et formalistes en matière littéraire, de leurs limites et de leurs apories.

M. Meschonnic entreprend à la fois une critique du thématisme (le texte est perçu comme sens immanent, plein et achevé) et des méthodes d'origine linguistique (le texte est système de signes, pure combinatoire). Il rejette successivement les différentes tendances stylistiques et formalistes et s'en prend au « scientisme » linguistique, soulignant son échec à rendre compte congrûment du fait poétique et les esquives qu'il doit se trouver pour échapper à ce problème central.

On assiste, chemin faisant, à un démolissage de toute théorie fondée sur la notion d'*écart*, vieux mythe indécrottable, corrélat de

l'identification de la rhétorique à un *ornatus*, « notion » que M. Meschonnic n'est pas le premier à combattre, mais qui ne cesse de resurgir çà et là. Il reste que la critique de M. Meschonnic, embarrassée de trop de références et, en fin de compte peu méthodique, est sans doute globalement juste mais insuffisante dans son développement.

On remarquera avec satisfaction une rapide mais décisive attaque de la phono-stylistique impressionniste, pièce d'appoint de tant d'explications de texte prétendues (p. 25 notamment).

Plus loin, M. Meschonnic vient à s'étonner de ce qu'une théorie des Genres semble naître au moment où la littérature même s'est dépouillée de ces cloisonnements. Eh oui, certes, il n'y a pas lieu de ressusciter l'Abbé d'Aubignac ; si les genres « topiques » de la tradition ne servent plus guère qu'à brouiller les cartes, une typologie génétique des niveaux de discours, de leurs efficaces spécifiques et des catégories du dicible reste à faire. Et c'est vers ces questions qu'il faudrait aller, plutôt que de remporter de faciles victoires contre l'opposition prose/poésie.

La seconde partie, « l'Espace poétique », est un bref essai de caractérisation, plein de remarques fort pertinentes en général sur le rythme et la prosodie, mais aussi feu d'artifice de citations et qui promet plus qu'il ne tient.

Dans une troisième partie, « l'Organisation métaphorique », M. Meschonnic montre l'inconsistance des notions courantes d'image et de métaphore, toujours déterminées à partir d'un degré zéro non topologique du langage.

À travers ce qui précède court une critique de l'ouvrage déjà

classique de Jean Cohen, *Structure du langage poétique* (Flammarion, 1966), qui sort assez mal en point de la discussion.

La dernière partie pose l'alternative : « Science ou écriture ». Refusant l'épistémologie structuraliste fondée sur les notions de clôture de modèle, de totalisation intelligible, M. Meschonnic, en bon lecteur d'Althusser ne s'en pose pas moins la question de sa propre « scientificité ».

À titre programmatique, il s'agira donc de travailler la notion d'écriture comme pratique matérialiste du langage (p. 160) ; d'entrer dans une pensée de l'écriture ; ici interviendront les notions de paragrammatisme, de transformation, de lecture-écriture et l'annonce d'une « métascientificité » promise par Jacques Derrida (p. 167).

M. Meschonnic prétend promouvoir une lecture-écriture à substituer à une critique « positiviste » appliquant à des objets successifs des modèles hypothético-déductifs immuables. Il en vient à opposer une « théorie matérialiste de l'écriture » qui doit beaucoup aux recherches de *Tel Quel* à l'« idéalisme saussurien ». — Nous retrouvons ici les critiques de J.-J. Goux et de J. Kristeva, mais est-il sûr que les mots de « matérialisme » et d'« idéalisme » y ont encore un sens ?

Au reste, il nous semble que les travaux de *Tel Quel* ne sont pas approchés par notre essayiste comme le lieu d'une recherche, mais comme références érudites et savoir constitué, glosé avec force notes.

Enfin les actes de foi matérialiste qu'on rencontre çà et là nous semblent destinés à « couvrir » une forte tentation irrationaliste.

Il ne suffit pas d'opposer à la « science naïve » une pratique théorique toujours postulée mais peu circonscrite qui récupère *in extremis* des thèses idéalistes. L'œuvre est « système » mais aussi « intention », « création », « créativité » . . . Quoiqu'il en ait, M. Meschonnic se fonde sur des positions ambiguëment spiritualistes (qui lui permettent de citer de front Claudel et Tzara) qui expliquent que son travail, utile dans sa partie critique, est pauvre dans sa partie programmatique.

Nous dirions que M. Meschonnic pose des questions subtiles et nullement vaines, mais y donne des réponses tranchantes et hasardées. On verra, à la limite, des contresens, des à-peu-près : « Le rationalisme confond pouvoir de généralisation et application générale d'un modèle ». Pour ce qui est du choix des références, M. Meschonnic pratique un éclectisme sans rivage (ce qui

permet du reste quelques rencontres heureuses).

Le bonheur d'écrire semble aboutir à un vaste potlatch terminologique d'emprunts à la linguistique et à la théorie littéraire — ce n'est pas, bien entendu, l'emprunt qui est criticable mais la polysémie et l'érosion métaphorique qui attaque ces termes.

Le livre s'achève sur un glossaire intéressant mais étroit, qui nous rappelle que la poétique contemporaine se cherche une série de termes rigoureux, purgés d'une pauvre métaphysique, et qu'en attendant, il serait à propos d'établir un lexique cumulatif (mais marquant les incompatibilités).

Marc ANGENOT

McGill University

□ □ □